

**Transcripción** de la entrevista concedida por **José Antonio** en Madrid, en noviembre de 1934, a **Bertrand de Jouvenel**, enviado especial de *Le Petit Journal*, periódico parisino de carácter republicano-conservador, reproducida en la primera y tercera página del diario el miércoles **14 de noviembre de 1934**.

Ver artículo publicado en la revista digital *La Razón de la Proa* que se refiere a esta entrevista: <https://www.larazondelaproa.es/articulo/jose-antonio/frente-krause/20260602203741011565.html>

---

## Le fils de Primo de Rivera fera-t-il triompher en Espagne un fascisme à l'italienne?

### LES BUTS DE LA “PHALANGE ESPAGNOLE”

*(De notre envoyé spécial, Bertrand de Jouvenel, par téléphone)*

**Madrid, 13 Nov.** — Rien n'est agaçant pour nous, dit José-Antonio Primo de Rivera, comme l'entêtement que l'on met à confondre fascistes et conservateurs! *L'Action Populaire*, de Gil Robles, est un grand parti conservateur. Ma *Phalange Espagnole* est une milice fasciste. Entre les deux organisations, il n'y a pas de ressemblances, seulement des contrastes.

Don José Antonio, fils de celui qui fut, de 1923 à 1929, le maître absolu de l'Espagne, est un homme de trente et un ans qui a onze ans d'expérience politique. Il était très avant dans la confiance de son père et son beau visage régulier s'illumine quand je lui parle des grands travaux entrepris par le dictateur : il a vécu avec enthousiasme l'aventure créatrice de Primo de Rivera. Car le général fit capter les chutes d'eau, lança à travers les sierras les grandes enjambées des pylônes électriques, porta dans chaque village la lumière, la force motrice permettant la création d'industries locales, et la radio dont la République usa comme d'un instrument d'éducation. C'est au Dictateur qu'on doit les routes par lesquelles les villes et villages d'Espagne communiquent enfin entre eux, grâce auxquelles le pays n'est plus un agglomérat de cellules closes simplement juxtaposées.

— *Ça, c'était une besogne, dit don José-Antonio! Ah! si la nation avait été exaltée par cet esprit constructeur! Mais l'idée d'effort unanime n'avait pas encore germé dans l'opinion. C'est cela qui a manqué à mon père, une sorte d'état mystique du pays...*

### L'esprit de la « Phalange »

— L'esprit, demandé-je, qui anime votre Phalange Espagnole?

— *Oui, c'est cela que nous cherchons à faire. À donner aux jeunes hommes le goût d'une grande entreprise collective à laquelle on se dévoue...*

Je n'ai plus besoin d'interroger. Mon interlocuteur, les yeux au loin, parlant évidemment pour lui-même, d'un ton méditatif, poursuit:

— *L'Espagnol est un homme de clan. Il est attaché à ses amis, à son parti, à sa classe, avec une extraordinaire ferveur. Il faut qu'il reporte cette ferveur sur un groupe plus large : la nation. C'est*

*curieux que le sens national ne soit pas plus développé chez nous ! En partie, les intellectuels en sont coupables. Ils n'ont pas cherché à dégager les éléments constitutifs du génie national. Ils ont volontiers été des prolongements espagnols de mouvements intellectuels étrangers...*

Il se retourne vers moi vivement, m'interroge:

— *Connaissez-vous Krause?*

**(Voir la suite en troisième page)**

---

## L'Espagne va-t-elle vers un fascisme à l'italienne ?

**[SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE]**

— Non, je ne connais pas Krause.

— *Krause, explique-t-il, était un philosophe allemand de troisième ordre qui enthousiasma quelques jeunes Espagnols faisant, là-bas leurs études. Ceci se passait au dix-neuvième siècle, mais depuis, il y a eu une école "Krausiste" en Espagne, alors que Krause restait aussi inconnu des Allemands qu'il l'est de vous !*

L'idée barrésienne d'une mission propre à chaque pays et qu'il faut découvrir en interrogeant l'histoire et les coutumes locales, les mœurs et la terre, a inspiré un écrivain, Jimenez Caballero, que don José-Antonio me cite comme l'idéologue de la *Phalange Espagnole*.

### **Au Parlement ou dans la rue?**

— Combien êtes-vous ? demandé-je brutalement.

— *Soixante-dix mille.*

— Et vous agissez sur le plan parlementaire ou dans la rue?

— *Je suis député. Mais notre action consiste surtout en propagande dans la jeunesse par meetings et démonstrations... En ce moment, cette activité politique nous est interdite autant qu'aux socialistes...*

— Quels sont vos rapports avec les socialistes?

— *L'opposition complète, quoique nous soyons d'accord avec leurs objectifs sociaux. Mais ils sont un parti de classe et international. Et nous sommes, nous, un mouvement spécifiquement espagnol et qui admet toutes les classes... pourvu qu'elles s'intègrent dans un état totalitaire...*

— Que vous concevez inspiré par quels principes?

— *L'individu se dévoue à l'État, l'État assume la responsabilité du sort individuel... Par ce moyen, chaque individu, ayant sa mission, se sentira soulagé de l'inquiétude moderne...*

### **Mussolini ou Hitler?**

— Vous rattachez vos idées au fascisme allemand ou au fascisme italien?

José Primo de Rivera s'exclame :

— *Grands dieux, pas au fascisme allemand! Il est romantique en diable! Alors que le fascisme italien est pénétré d'esprit classique. Le fascisme italien, c'est l'effort héroïque d'un homme, d'un groupe d'hommes, pour déshabituer un peuple de certaines manières d'être, et l'habituer à certaines autres, pour le transformer... ou, si vous préférez, pour le former... Mussolini, c'est un sculpteur! Mais Hitler!*

Il hésite un moment :

— *Hitler, reprend-il, c'est un haut-parleur. Il ne transfigure pas le peuple allemand, il le flatte seulement. Il y a communion intime entre Hitler et la foule qui l'écoute. En réalité, elle s'écoute elle-même! L'hitlérisme ne corrige pas les vices de la démocratie, il les amplifie ! C'est la démocratie portée au paroxysme!*

### Quelles chances de réussite?

— Comment, demandé-je, vous représentez-vous l'arrivée au pouvoir de la *Phalange Espagnole*?

— *En ce moment, notre souci, c'est de créer un certain état d'esprit. C'est une tâche immense et de longue haleine. Les histoires de coup de force, c'est du roman-feuilleton. Ce ne sont pas les plans des conjurés qui font le succès d'un coup de force, c'est l'état de l'opinion qui en décide. Que le peuple attende "du nouveau", que les forces armées soient en sympathie avec ce "nouveau", et alors seulement une minorité agissante peut espérer prendre les leviers de commande.*

— **B. de J.**

---

## ¿Hará triunfar en España el hijo de Primo de Rivera un fascismo a la italiana?

### LOS OBJETIVOS DE LA «FALANGE ESPAÑOLA»

*(De nuestro enviado especial, Bertrand de Jouvenel, por teléfono)*

**Madrid, 13 nov.** — Nada nos resulta más molesto, dice José Antonio Primo de Rivera, que el empeño con que se confunde a fascistas y conservadores. *Acción Popular*, de Gil Robles, es un gran partido conservador. Mi *Falange Española* es una milicia fascista. Entre ambas organizaciones no hay semejanzas, sino únicamente contrastes.

Don José Antonio, hijo de quien fue, de 1923 a 1929, el dueño absoluto de España, es un hombre de treinta y un años que posee once años de experiencia política. Estuvo muy cerca de la intimidad de su padre y su rostro regular y agraciado se ilumina cuando le hablo de las grandes obras emprendidas por el dictador: vivió con entusiasmo la aventura creadora de Primo de Rivera. Pues el general aprovechó las caídas de agua, tendió a través de las sierras las largas líneas de torres eléctricas, llevó a cada pueblo la luz, la fuerza motriz que permitía la creación de industrias locales y la radio, de la que la República se sirvió como instrumento de educación. Al Dictador se deben las carreteras

gracias a las cuales las ciudades y pueblos de España se comunican por fin entre sí y por las que el país ha dejado de ser un conglomerado de células cerradas simplemente yuxtapuestas.

— *Eso era una tarea, dice don José Antonio. ¡Ah!, ¡si la nación hubiese sido exaltada por ese espíritu constructor! Pero la idea del esfuerzo unánime aún no había germinado en la opinión pública. Eso fue lo que le faltó a mi padre: una especie de estado místico del país...*

### **El espíritu de la «Falange»**

— El espíritu —le pregunto—, ¿qué anima a su Falange Española?

— *Sí, eso es precisamente lo que tratamos de hacer: dar a los jóvenes el gusto por una gran empresa colectiva a la que uno se entrega...*

Ya no necesito seguir interrogando. Mi interlocutor, con la mirada perdida a lo lejos, hablando evidentemente para sí mismo y con tono meditativo, prosigue:

— *El español es un hombre de clan. Está unido a sus amigos, a su partido, a su clase, con una extraordinaria intensidad. Hace falta que traslade esa intensidad a un grupo más amplio: la nación. ¡Es curioso que el sentido nacional no esté más desarrollado entre nosotros! En parte, los intelectuales son culpables de ello. No han tratado de extraer los elementos constitutivos del genio nacional. Con demasiada frecuencia han sido prolongaciones españolas de movimientos intelectuales extranjeros...*

Se vuelve vivamente hacia mí y me pregunta:

— *¿Conoce usted a Krause?*

**(Véase la continuación en la tercera página)**

---

## **¿Se encamina España hacia un fascismo a la italiana?**

**[CONTINUACIÓN DE LA PRIMERA PÁGINA]**

— No, no conozco a Krause.

— *Krause —explica— era un filósofo alemán de tercera fila que entusiasmó a algunos jóvenes españoles que realizaban allí sus estudios. Esto sucedía en el siglo XIX, pero desde entonces ha existido en España una escuela “krausista”, mientras que Krause seguía siendo tan desconocido para los alemanes como lo es para usted.*

La idea, al estilo de Barrès, de una misión propia de cada país que debe descubrirse interrogando la historia y las costumbres locales, a los muertos y a la tierra, ha inspirado a un escritor, Jiménez Caballero, a quien don José Antonio me cita como ideólogo de la *Falange Española*.

### **¿En el Parlamento o en la calle?**

— ¿Cuántos son ustedes? —pregunto bruscamente.

— *Setenta mil.*

— ¿Y actúan ustedes en el plano parlamentario o en la calle?

— *Soy diputado. Pero nuestra acción consiste sobre todo en propaganda entre la juventud mediante mítines y demostraciones... En este momento, esa actividad política nos está prohibida tanto como a los socialistas...*

— ¿Qué relaciones mantienen con los socialistas?

— *Una oposición completa, aunque coincidimos con ellos en sus objetivos sociales. Pero ellos son un partido de clase e internacional. Nosotros, en cambio, somos un movimiento específicamente español que admite a todas las clases... siempre que se integren en un Estado totalitario...*

— ¿Y qué principios inspiran ese Estado?

— *El individuo se entrega al Estado; el Estado asume la responsabilidad del destino individual... Por ese medio, cada individuo, al tener una misión, se sentirá aliviado de la inquietud moderna...*

### **¿Mussolini o Hitler?**

— ¿Relaciona usted sus ideas con el fascismo alemán o con el fascismo italiano?

José Primo de Rivera exclama:

— *¡Por Dios, no con el fascismo alemán! ¡Es terriblemente romántico! Mientras que el fascismo italiano está impregnado de espíritu clásico. El fascismo italiano es el esfuerzo heroico de un hombre, de un grupo de hombres, para deshabituarse a un pueblo de ciertas maneras de ser y habituarse a otras, para transformarlo... o, si lo prefiere, para formarlo... ¡Mussolini es un escultor! ¡Pero Hitler!*

Vacila un instante:

— *Hitler —prosigue— es un altavoz. No transforma al pueblo alemán, solo lo halaga. Existe una comunión íntima entre Hitler y la multitud que le escucha. En realidad, ¡esa multitud se escucha a sí misma! El hitlerismo no corrige los vicios de la democracia: los amplifica. ¡Es la democracia llevada al paroxismo!*

### **¿Qué posibilidades de éxito?**

— ¿Cómo —pregunto— se representa usted la llegada al poder de la *Falange Española*?

— *Por ahora, nuestra preocupación es crear un determinado estado de espíritu. Es una tarea inmensa y de largo aliento. Las historias de golpes de fuerza son literatura de folletín. No son los planes de los conspiradores los que hacen triunfar un golpe de fuerza, sino el estado de la opinión pública. Que el pueblo espere “algo nuevo”, que las fuerzas armadas simpaticen con esa “novedad”, y solo entonces una minoría activa puede esperar hacerse con las palancas del mando.*

— **B. de J.**

